ESSAI

SUR LA CERTITUDE

ET

L'INCERTITUDE DE LA MÉDECINE;

Présenté et soutenu à la Faculté de Médecine de Paris, le 1.er juin 1810,

PAR ETIENNE-RENAUD-AUGUSTE SERRES, de Clérac

(Département de Lot et Garonne),

Elève interne en Médecine de l'Hôtel-Dieu de Paris; ancien Elève de l'Ecole pratique.

Nihil contemnendum, nihil temerè affirmandum.
HIPP. *Epid.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1810.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MONSIEUR BOURDIER,

Médecin de Sa Majesté l'Impératrice; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris; Docteur-Régent de l'ancienne Faculté de Médecine de la même ville; Médecin de l'Hôtel-Dieu, etc.

A

MONSIEUR CAILLARD,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, etc.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Que je suis heureux de pouvoir donner ce témoignage public de ma vive reconnaissance, et à ceux qui m'ont donné la vie et à ceux qui me l'ont conservée!

E. R. A. SERRES.

ESSAI

SUR LA CERTITUDE

ET

L'INCERTITUDE DE LA MÉDECINE.

LA médecine a été, depuis son origine, en butte aux traits de deux ennemis, qui, quoique opposés dans leurs sentimens, ont également contribué à lui nuire dans l'esprit de bien du monde. Les uns, par leur crédulité aveugle, par leur assujétissement aux pratiques les plus minutieuses, et souvent les plus absurdes, firent naître le proverbe : *Qui vivit medicè, vivit miserè,* dont ils offraient des exemples bien déplorables et bien frappans. C'est sans doute du sein de l'abus des préceptes, les plus utiles dans d'autres circonstances, que naquit l'autre espèce d'ennemis, le pyrrhonisme en médecine, contr lequele *Hippocrate* s'élève avec tant de force dans

plusieurs de ses ouvrages. S'il est douloureux de voir de prétendus philosophes opposés à la science dont le but est la conservation de la santé et de la vie de l'homme, ne l'est-il pas également de voir des êtres malades par la seule terreur de le devenir, qui, malheureux eux-mêmes, et rendant malheureux tout ce qui les environne, font de leur vie une espèce de longue convalescence remplie de craintes et d'amertume ? Désabuser les uns de ces pratiques ridicules qu'un de nos comiques célèbres a si bien signalées; convaincre les autres de la fausseté d'une critique dont l'influence peut avoir pour l'humanité les plus funestes résultats, est sans doute un travail digne d'occuper l'homme qui cherche à se rendre utile. Je n'ose me flatter d'un si grand avantage; mais j'ai osé, aidé des conseils et des lumières de mon ami le docteur *Caillard*, dont l'érudition a facilité si puissamment mes recherches, me livrer à ce projet. Pourquoi faut-il qu'une maladie cruelle m'ait arrêté à l'époque où j'y mettais la dernière main ? Pourquoi faut-il qu'une convalescence longue et pénible, qui m'oblige d'aller respirer l'air natal, me force de présenter ce faible opuscule à la Faculté dont je m'honorerai toujours d'être l'élève, avant de l'avoir pu rendre digne d'elle ? Mais, échappé à la maladie la plus terrible dont fassent mention les fastes de la médecine, puis-je me dispenser de publier les bienfaits dont je lui suis redevable ? Puis-je surtout ne pas saisir avec

empressement l'occasion de manifester ma vive reconnaissance envers le praticien illustre, M. le professeur *Bourdier*, dont les soins paternels seront à jamais gravés dans mon cœur ? En parlant de ma maladie, je me vois entraîné à payer à l'amitié une dette sacrée envers le docteur *Caillard*. Mais, ô mon ami, quelles expressions pourraient manifester ce sentiment de ma gratitude, lorsque ma vie entière suffira à peine pour en sentir tout le prix ?

La science de la médecine se compose de faits certains, de faits douteux et de faits encore incertains ou inconnus. Cette idée, énoncée d'une manière positive dans les écrits des plus célèbres médecins, est encore celle des hommes les plus recommandables dont cette science puisse s'honorer. Nous l'avons puisée nous-même dans les leçons de M. le professeur *Bourdier* ; si nous avons souvent été étonné, par la précision avec laquelle il calcule la marche et la terminaison des maladies ; si l'ouverture des cadavres nous a si souvent confirmé la justesse de ses prognostics, combien de fois n'avons-nous pas vu des maladies obscures sur lesquelles l'autopsie même ne jetait aucune clarté ! Combien d'autres n'en avons-nous pas vu se présenter sous des symptômes équivoques et trompeurs, et exiger, pour être reconnues, toute la sagacité et la pénétration de l'observateur le plus éclairé !

Je diviserai donc cette dissertation en deux parties. Dans la première, je traiterai de ce que la médecine offre de certain. Dans la seconde, j'exposerai d'une manière abrégée ce qu'elle peut offrir de doutes et d'incertitudes.

Puissé-je réfuter complètement l'opinion qui veut faire croire qu'elle n'est faite pour inspirer aucune confiance, et guérir de leur timide aveuglement ceux qui exagèrent cette confiance jusqu'à lui accorder un caractère d'infaillibilité !

PREMIÈRE PARTIE.

De la Certitude de la Médecine.

La main toute-puissante qui répandit avec une profusion digne d'elle la vie sur ce nombre presque infini d'êtres qui habitent ce globe, grava en eux un sentiment d'horreur contre tout ce qui pouvait tendre à leur destruction, et leur inspira le desir de leur propre conservation. Pour l'exécution de cette loi indélébile et inhérente à tout ce qui est animé, il en varia et en modifia les moyens, selon la perfection et la destination des êtres auxquels il donna l'existence.

Cette main bienfaisante donna aux animaux ce que nous désignons (faute de dénomination plus précise) par le mot *instinct*, sentiment le plus souvent automatique, et qui, plus ou moins perfectionné, suffit à chacun d'eux pour leur conservation et leur reproduction.

Mais l'homme, ce chef-d'œuvre de sa sagesse admirable, eût été imparfait si, doué de raison comme il l'est, il eût été soumis à un sentiment qui en est dépourvu. Une telle discordance n'eût-elle pas été indigne du grand ouvrier des mains duquel il est sorti ? Aussi l'instinct semble-t-il l'abandonner à proportion que l'homme se perfectionne ou qu'il se civilise ; et pour se conserver et remédier à ses maux, suites inévitables de sa grande sensibilité, il est forcé de faire usage de

sa raison, moyen bien plus noble, bien plus analogue à son être. C'est par l'exercice de cette qualité essentielle, qui le distingue de l'animal, qu'il possède la faculté d'observer, de comparer toutes les impressions qu'il reçoit; c'est par elle qu'il est porté, par un penchant irrésistible, à juger et expérimenter, qu'il possède ce rare avantage de s'approprier l'expérience de ses semblables, et de rendre les siècles passés en quelque sorte présents à ses yeux.

Ce que donc un instinct mécanique est pour la conservation des autres animaux, l'usage de la raison l'est pour l'homme. Elle rassemble, pèse les faits qui renouvellent constamment les mêmes résultats, dans toutes les circonstances analogues, et elle trouve, dans les leçons d'une tradition d'expériences toujours semblables, un degré de certitude à laquelle elle ne saurait se refuser.

Pour attaquer de pareilles vérités, il faudrait qu'une succession de causes, qui, pendant un grand nombre de siècles, ont invariablement eu les mêmes effets, pussent à l'avenir en offrir de différens; ce qui est impossible.

Concluons donc que les principes établis sur cette succession, cette continuité inaltérable de faits, sont nécessairement vrais, lorsqu'on les applique, dans les mêmes circonstances, aux mêmes causes.

Une tradition constante, une expérience invariable, nous offrent en médecine cette identité d'effets produits par les mêmes causes; il est donc de toute évidence que la médecine, fondée sur l'observation et le raisonnement, qui ne sont que l'application des causes connues à des effets également connus, est une science vraie; qu'elle est, dans la plus rigoureuse acception, une science certaine, quoiqu'en disent ses antagonistes.

Cette vérité est si évidente, que rarement on l'attaque directement; aussi voyons-nous ses ennemis fonder ordinairement leurs objections sur l'ignorance et la cupidité de ceux qui l'exercent, et

rendre ainsi la science responsable des fautes qui lui sont étrangères et contraires à ses lois. Comme c'est la véritable médecine dont nous avons exposé les caractères, et les médecins qui restent fidèles à ses principes que nous voulons défendre, nous abandonnons à leurs satires celle qui est fondée sur l'erreur et l'imposture, celle que professent et pratiquent les empiriques et les charlatans.

Je pourrais invoquer en faveur de l'art de guérir cet empressement, cette confiance universelle de tous les peuples et de tous les âges. Une croyance semblable pour prévenir, soulager les maladies, croyance même répandue parmi les peuples sauvages, semble annoncer un consentement unanime à rechercher et adopter ce que la médecine peut avoir d'utile pour la conservation ou le soulagement de l'humanité. Les pyrrhoniens, en médecine, seraient-ils plus logiciens que l'orateur romain, qui, dans une autre circonstance, regardait, comme une preuve irréfragable, le consentement de tous les peuples? Ils me répondront peut-être que cette confiance n'est qu'un préjugé; je pourrais leur répondre à mon tour, avec *La Chaussée*, que

Quand, tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Mais j'abandonne d'autant plus volontiers les inductions que je pourrais tirer de ce consentement général, que je serais obligé de me livrer à des détails historiques que ne permettent pas les bornes que j'ai dû me prescrire.

J'établis donc la certitude de la médecine sur la possession où elle est d'une méthode fondée sur l'expérience, sur l'observation et le raisonnement; méthode qui a été, et qui est celle qu'on a constamment et uniformément transmise, qu'ont adoptée tous les médecins instruits; méthode qui est le résultat d'un très-grand nombre de faits sur la nature, sur les caractères distinctifs des maladies, et sur les modes de traitement analogue; que partout où ces moyens sont

connus, la médecine est la même, absolument la même quand au fond, sauf quelques variations dépendantes des climats, des tempéramens, des âges et des sexes. Tout le monde sait, et il est inutile d'entrer à ce sujet dans un long détail, que les hommes, avant *Hippocrate*, entre autres ressources pour connaître les règles diététiques qui font partie de la médecine, ou pour trouver des moyens curatifs, consultaient des tableaux tracés sur les murs des temples, tableaux qui offraient la description des maladies, et l'indication des moyens qui avaient le mieux réussi. Au moyen de ces faibles lumières, ceux qui se jugeaient affectés d'un mal semblable, pouvaient employer le remède dont on préconisait le succès. On sait aussi que chez d'autres peuples on allait interroger les oracles, qui répondaient d'après l'expérience que leur donnaient les nombreuses consultations qui leur étaient adressées; que dans d'autres pays on exposait les malades dans les places publiques, on interrogeait les passants dans l'espoir d'obtenir de ceux qui avaient éprouvé les mêmes maux des renseignemens salutaires.

Quoique ces divers moyens n'offrissent rien de comparable à ceux que nous possédons, puisqu'ils pouvaient être sujets à de graves inconvéniens, fondés sur l'inexpérience ou les erreurs de ceux qui en faisaient l'application, ils s'étayaient cependant, dans quelques circonstances, sur de vrais principes, ceux d'une suite d'observations qui devenaient le domaine d'un raisonnemet qui cherchait à s'éclairer d'après l'expérience. Mais je laisse ces temps inconnus, où la médecine, comme les autres sciences, s'efforçait de lutter insensiblement contre les ténèbres qui obscurcissaient son berceau; je passe au siècle d'*Hippocrate*.

Ce grand homme n'inventa pas la médecine, mais il invoqua les ressources de son génie, pour former, sur l'immense quantité de faits particuliers qu'il a pu rassembler, des règles qui forment un corps de doctrine vraie, parce qu'elle est puisée dans les leçons constantes de la nature, le seul guide des vrais médecins.

Si, d'après sa conformation et sa manière d'exister, l'homme a besoin d'une médecine, et s'il est prouvé que la méthode de guérir transmise par *Hippocrate* a été reconnue pour celle qu'indique cette même nature, et adoptée sans restriction par les médecins les plus distingués de tous les âges subséquens, et des pays divers, que pourra-t-on raisonnablement lui opposer avec certitude, puisque les principes d'*Hippocrate*, ou, ce qui est la même chose, la science des faits et d'une expérience constante, sont fondés sur des observations et des raisonnemens qu'on ne saurait contredire?

Le médecin doit être le ministre de la nature. Voilà la base fondamentale de la vraie médecine, ou de la médecine d'*Hippocrate*, (dénomination que je regarde comme synonyme.)

Mais, disent les pyrrhoniens en médecine, si ces principes sont fondés sur la nature, c'est donc elle qui doit être le médecin. Quelle nécessité y a-t-il d'invoquer son ministre? La réfutation de ce paradoxe est facile.

Sans doute la nature est, dans bien des circonstances, le vrai, le seul médecin. Mais, n'a-t-elle pas quelquefois ses écarts? La maladie n'est-elle pas souvent un Protée qui prend à chaque instant de nouvelles formes? Qui distinguera ses écarts? Qui en calculera les dangers? Qui les arrêtera? Sera-ce le pyrrhonien qui livrera le malade à une nature qu'il ne connaît pas? ou le praticien expérimenté, familiarisé avec les prognostics et diagnostics de la maladie, qui a étudié l'art de modérer, de réprimer ses écarts, de calmer la violence du mal, d'aider à la nature, quelquefois incapable de surmonter elle-même les obstacles qu'oppose sa propre faiblesse?

Et qui peut douter que la nature ne donne dans ces écarts fréquens auxquels elle succomberait infailliblement? Je me contente de citer certains accouchemens dans lesquels, si l'on ne vient à son secours, elle cause immanquablement la perte de la mère et du fruit de sa fécondité.

Ne voyons-nous pas la pustule maligne offrir des résultats aussi funestes, quand l'art ne vient pas à son secours?

Ne voit-on pas des fièvres intermittentes, malignes, enlever promptement le malade, lorsque le médecin n'est pas appelé à temps?

Quelle est la suite des métastases que la nature opère souvent, d'une partie peu essentielle à la vie, sur une autre qui entraîne certainement la perte du malade, à moins que l'art ne vienne à propos déranger sa marche? Enfin, pour mettre un terme à mes citations, je demanderai aux plus chauds partisans de la nature s'ils lui conserveront une aveugle confiance, dans une attaque d'apoplexie sanguine, où la marche que suit la nature est inverse de celle qu'il faut suivre? Je leur demanderai encore s'ils se fieraient à elle seule dans un empoisonnement, où tous ses efforts sont de nul effet, et où ils ajoutent encore à l'intensité du mal, au lieu d'y remédier?

Mais, dira-t-on: vous posez en principe que la médecine doit être fondée sur la nature de l'homme, et qu'elle seule doit être le guide du médecin. Qui guidera donc le médecin, quand la nature tombera dans ces écarts et ne pourra lui manifester ses ordres? Je réponds que c'est encore la nature elle-même qui, par le moyen du médecin, rectifiera son erreur; c'est elle qui le dirigera, s'il a su profiter des leçons qu'elle lui a données.

En effet, s'il extrait une pierre de la vessie, c'est qu'il a vu quelquefois la nature s'en débarrasser elle-même, soit par le canal de l'urètre, soit par des abcès survenus au périnée, et qu'il a vu ces douleurs atroces qu'occasionnait cette maladie cesser par l'évacuation de ce corps étranger.

Si dans l'enclavement on remet l'enfant dans la position qui doit faciliter la délivrance de la mère, c'est que la nature a elle-même indiqué, dans d'autres circonstances, quelle était cette voie.

Si un médecin veut opérer, par les moyens usités, une métastase d'une partie qu'il sait essentielle à la vie, sur une qui ne l'est pas, c'est que, dans beaucoup de cas, il a vu la nature indiquer cette précieuse ressource.

Si dans l'apoplexie sanguine il saigne, et arrache par ce moyen tant de victimes à une mort certaine, c'est parce que la nature offre tous les symptômes qui dénotent la pléthore la plus forte, et la certitude qu'il a, que, par des hémorrhagies spontanées, le malade a été rappelé à la vie; c'est ce qui l'engage à procurer une hémorrhagie artificielle. En la prescrivant, il suit donc encore le vœu de la nature.

Je puis donc conclure, que le médecin, en forçant la nature de rentrer dans la voie salutaire qu'elle même s'est tracée, et dont elle s'éloigne souvent, ou en lui facilitant les moyens de la parcourir, est encore un ministre fidèle exécuteur de ses lois.

Qu'on ne croie pas cependant que je veuille agrandir le domaine de notre art au détriment de celui de la nature. Le médecin n'étant que son ministre, et l'exécuteur de ses lois, n'a qu'une puissance infiniment subordonnée à la sienne dans la guérison des maladies, et il sera toujours vrai de dire : *repugnante naturâ medicina nihil proficit.*

Je conviens même que, sans le médecin, la nature opère souvent des cures merveilleuses; et j'ajouterai encore que, malgré les efforts du médecin, elle obtient quelquefois, par ses propres forces, un succès inattendu, lorsque, soit par erreur ou par préjugé, elle est contrariée dans ses indications les plus précises.

Mais, après avoir exposé les raisons sur lesquelles s'est fondée la prééminence de la nature sur la médecine; après avoir fait connaître les secours qu'elles se prêtent mutuellement, et les rapports intimes qui les unissent l'une à l'autre, on ne doit plus mettre en question si la nature seule est plus efficace pour la guérison des maladies, ou la

conservation de la santé, que la nature, aidée par l'art, et dirigée dans sa marche et ses opérations par un praticien habile.

En effet, s'il pouvait à ce sujet exister quelque motif de doute, ce ne pourrait être que parce que l'on prétendrait qu'on n'a pas encore fait à ce sujet des expériences comparatives et concluantes, dans lesquelles on eût abandonné à la nature et confié à l'art un nombre égal de malades. On eût pu voir distinctement, dira-t-on, lequel, ou de la nature seule, ou de la nature aidée par l'art, eût opéré le plus de guérisons. Eh bien! nous possédons ces preuves, d'autant plus précieuses, que les lois de la probité et de l'humanité interdisent de les réitérer.

Je les trouve ces preuves dans *Hippocrate*. Il donne dans ses épidémies, l'histoire de quarante-deux maladies aiguës presque entièrement abandonnées à la nature; j'observe d'ailleurs que ces sortes de maladies sont celles où la nature a le plus de pouvoir, et où celui de l'art est le plus borné. Cependant *Hippocrate* avoue qu'il perdit vingt-cinq malades, sur ces quarante-deux. Or il est tellement évident aux yeux de toutes les personnes de bonne foi, et tant soit peu instruites, que, dans les mêmes maladies, la médecine obtient tout les jours, même dans les hôpitaux, où ses moyens sont gênés, des résultats infiniment plus avantageux, et que d'après cela seul, la question ne doit plus être équivoque.

Aux observations que je viens d'offrir je joindrai les preuves que les médecins célèbres de siècles et de pays différens ont donné leur assentiment à la doctrine d'*Hippocrate*, ou, ce qui est la même chose, à celle qui est fondée sur l'expérience, l'observation et le raisonnement.

Les plus célèbres médecins, anciens et modernes, se sont tous regardés, d'après la doctrine du père de la médecine, comme les ministres de la nature, et comme de simples exécuteurs de ses lois. Les principes qui ont dirigé leur pratique, soit dans la description

qu'il nous ont donnée des maladies, soit dans leur manière de les guérir, a été fondée sur cette base, et a été uniforme, sauf les changemens qu'ont pu nécessiter les variations dépendantes des climats, des tempéramens divers ; changemens faciles à saisir, et qui n'altèrent pas l'uniformité fondamentale des principes de cette science.

Nous lisons dans le Commentaire de *Galien*, sur le livre d'*Hippocrate*, qui a pour titre, *de morbis vulgaribus :* « Mais de même « qu'on peut dire avec vérité que les médecins remédient au mal, « il est également vrai de dire que la nature administre chaque « chose pour la conservation de l'animal, et que c'est surtout elle « qui guérit spécialement, quand elle se défait des humeurs pec- « cantes par quelque évacuation critique ». Après avoir comparé ensemble le médecin, la nature et l'art, il dit encore : « De-là il « paraît évidemment combien la nature est au-dessus de tous les « arts qui contribuent, en quelque manière, à la conservation et au « rétablissement de la santé; puisque leur office consiste unique- « ment à lui fournir des matériaux qu'elle puisse employer de la « même façon que les autres arts subordonnés au médecin lui four- « nissent de matériaux ».

Celse, au chapitre premier, prouve que sa doctrine est fondée sur le même principe : *In nullo autem morbo plus fortuna sibi vindicare, quam ars, ars quàm natura, potest.*

Si des célèbres observateurs anciens, nous passons aux modernes, nous lirons dans l'Épitre dédicatoire que *Sydenham* a mis à la tête de ses Œuvres : *Veroque admodùm simile, quòd qui ad naturalia morborum phænomena oculos animumque accuratissimè, maximèque diligenter advertit, in eliciendis curativis indicationibus, veris ac genuinis pollere debeat. Huic itaque nec methodo totum tradidi, satis securus, quòd naturam si sequerer ducem, etiam avia terrarum peragrans loca, nullius antè trita solo, nusquàm vel latum unguem à recto tramite discederent.*

Hoffmann commence sa dissertation ayant pour titre : *De naturæ*

et artis efficaciâ in medendo. Duo maximè sunt medici qui languenti corpori succurrunt, et infensas vitæ ægritudines, et molestias tollunt. Alter est natura, quæ venerandâ antiquitate non inepte salutatur medicus; alter est artifex, qui solerti ratione causas morborum scrutatus, iisdem accommodata opponit auxilia. Horum verò summus et princeps est natura ipsa, quàm ars, humanaque ratio et imitari et adjuvare debet. Siquidem sine naturâ, id est, sine corporis viribus, ars nihil præstare potest.

Tous les médecins connaissent les deux discours de l'immortel *Boerhaave, De Medici honore, servitute;* et celui, *De commendando studio hippocratico.* Il faudrait les citer tout entiers, et les bornes de cette thèse ne le permettent pas.

Les premiers mots pas lesquels le célèbre *Baglivi* commence son ouvrage sont ceux-ci : *Medicus naturæ minister et interpres quidquid meditetur et faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat. Medicina non ingenii humani partus est, sed temporis filia....... naturæ, non hominum voce,* Hippocrates *loquitur medicorum Romulus.*

Dans le discours que *Stoll* prononça devant ses élèves, en commençant son cours de médecine clinique en l'année 1777, il leur dit : *Discemus de morbis non ex ore magistri cujusdam, cujus manca esse posset, et præjudicatis opinionibus contaminata, et hypothesibus suffulta doctrina, sed ex ægro ipsomet ex ore fidissimæ magistræ summè veridicæ, videlicet naturæ... Præclarè igitur vobiscum agetur, quos non ego, non alius quisquam deceptioni obnoxius magister, sed viva naturæ ipsius vox erudiet, hâc nostrâ magistrâ diversa anni tempora contemplabimur, tacito gressu labentia.*

L'idée que la nature seule devait guider toutes les actions du médecin était tellement la sienne, que, dans la crainte où il était que ses élèves ne l'abandonnassent, et ne s'en laissassent imposer par l'esprit de système, son plus grand ennemi, il le leur répète sans cesse, commence ses préceptes par celui-ci, qu'il regarde comme le plus important : *In indicatione incertâ, maneas in generalibus.*

Zimermann, dans son livre qui a pour titre : *De l'expérience en médecine*, après avoir prouvé combien l'étude des observateurs est essentielle au médecin, ajoute : « C'est de-là que dépendent les ob-« servations intéressantes et les raisonnemens qu'on peut faire pour « devenir réellement l'interprète de la nature, comme le doit être « le vrai médecin, comme l'ont été *Hippocrate*, *Fernel* et *Sy-« denham.* »

Si de ces grands hommes nous passons à nos contemporains, quel est le véritable médecin qui ne s'attache à ce principe comme au phare dont on ne peut s'éloigner sans se briser contre les écueils les plus dangereux ? Qu'est-ce que cette médecine d'expectation si fort en vigueur de nos jours, si ce n'est encore la médecine fondée sur l'observation et l'exécution des lois de la nature ? Qu'on cesse donc de nous dire que nous n'avons pas de méthode dans la pratique de notre art, qu'il est vague et sans principe, et surtout qu'on ne vienne pas continuellement confondre cette vraie médecine, l'ancre du salut, avec ses deux ennemis les plus acharnés, l'empirisme aveugle, et l'esprit de sytsème, si destructeurs de la vraie médecine et de l'espèce humaine.

Ayant parcouru cette série des plus célèbres médecins d'âges et de pays différens ; ayant prouvé par leurs écrits qu'ils se sont tous entendus sur le principe fondamental de la médecine, principe d'autant plus essentiel, que sans lui, comme le dit *Baglivi*, elle n'est plus qu'une opinion vague et incertaine, il nous reste à prouver qu'ils s'accordent également dans la pratique de cette science.

Mais ayant parlé des systèmes en médecine, je dois répondre à l'objection que nous font à ce sujet les antagonistes de cette science. Ce n'est pas cependant que je ne pusse m'en dispenser, puisque, comme je l'ai annoncé, je ne prétends faire l'apologie que de la vraie médecine, et que celle qui est fondée sur des systèmes ne saurait avoir cette qualité, puisque les systèmes ne sont toujours que des inventions humaines.

Je ne reproduirai pas non plus cette réponse tant de fois faite à ce sujet, que si nous avons vu des médecins célèbres se livrer à cette manie systématique, pour établir une théorie qui flattait leur amour-propre, par une contradiction heureuse, ils n'appuyaient leur pratique que sur les leçons de l'expérience et de l'observation; que ceux au contraire (ils sont en très-petit nombre) qui ont voulu faire plier leur pratique à leurs idées systématiques n'ont eu que des succès éphémères, et ont été oubliés même de leur vivant.

Je n'appellerai pas l'indulgence, motivée sur la candeur avec laquelle plusieurs d'entre eux ont avoué leurs erreurs, et sont revenus à la vérité, en détruisant un édifice qui, pour être mal fondé, n'en avait pas moins obtenu le suffrage des siècles les plus éclairés.

Mais si, depuis *Gallien*, et même avant lui, jusqu'à *Boerhaave*, et de notre temps, des médecins célèbres se sont laissé entraîner à l'esprit de système, comment les antagonistes de la médecine, qui font tant de fond sur cette objection, ne voient-ils pas qu'elle fortifie l'opinion en faveur de la certitude de la vraie médecine, puisque, pour avancer que la médecine fondée sur les systèmes est fausse, il a fallu la comparer à une médecine véritable, comparaison sans laquelle il eût été impossible de discerner la vérité de l'erreur? Je demande actuellement aux détracteurs de la médecine qui lui refusent le titre de science, à cause des idées systématiques dont elle a été souvent obscurcie, à quelle connaissance humaine donneront ils ce titre? Pour ne parler que des sciences physiques, la physique n'a-t-elle pas eu les siens? la chimie en a-t-elle toujours été exempte? n'en est-il pas de même de toutes les autres?

Mais je vais plus loin, et j'avance que la médecine a un immense avantage sur toutes ces sciences. Leurs systèmes précédens étaient entièrement détruits par le système dominant, lequel l'était lui-même à son tour, sans que pour cela on en revînt, comme dans la médecine, à la vérité. Ajoutons à cela que, dans ces autres sciences, l'esprit du système dominant était adopté comme une erreur presque

générale. Mais si nous exceptons les temps d'ignorance, communs à toutes les autres siences, il est impossible d'établir, comme pour la médecine, une chaîne presque non interrompue de vrais médecins, apôtres de la saine doctrine, qui ont toujours contribué à rappeler leur siècle de l'erreur où il était plongé. Nous voyons le système d'*Aristote*, si long-temps en vigueur, complètement détruit par celui de *Descartes*, sur lequel celui de *Newton* a remporté une victoire complète; et celui de *Newton* n'a-t-il pas déjà éprouvé des attaques assez vives; ne fussent que celles que le célèbre *Euler* a cru devoir lui porter, et qui laisse penser qu'un autre peut-être viendra encore le détruire? Quelle méthode uniforme a-t-on suivi, à quelle base inébranlable est-on revenu, lorsqu'on a reconnu son erreur? Dans quelle science peut-on citer une série de grands hommes de tous les âges exempts d'une erreur commune aux autres savans, tels qu'*Hippocrate*, *Aretée*, *Cœlius Aurélianus*, *Alexandre de Trales*, *Ætius*, *Celse*, *Valois*, *Fernel*, *Baillou*, *Sydenham*, *Duret*, *Lommius*, *Houllier*, *Prosper Martian*, *Rivière*, qui tous furent exempts de l'esprit de système, ou n'en laissèrent dans leurs écrits que des traces presqueinsensibles et sans aucune importance? Si, dans le siècle dernier, l'illustre *Boerhaave*, cet astre si éclatant, s'est laissé obscurcir et a entraîné avec lui dans l'erreur une partie de ses contemporains, combien de grands hommes, et même des écoles entières, ne vit-on pas s'élever contre son système, quelque séduisant et quelque bien combiné qu'il fût? Quel a été le résultat de tant d'efforts réunis? Est-ce comme dans les autres sciences, pour établir une erreur sur les ruines d'une autre? Non, c'est pour la vérité que tant de généreux athlètes ont combattu et combattent encore; c'est pour le rétablissement de l'antique doctrine d'*Hippocrate*. Quelle serait donc l'injustice des pyrrhoniens en médecine, de lui refuser le titre de science, puisqu'elle a sur presque toutes les sciences humaines d'aussi immenses avantages?

Je passe maintenant aux preuves qui doivent convaincre que dans la pratique de la médecine, c'est-à-dire, dans la connaissance des

maladies et de la manière de les traiter, les médecins de pays divers et de siècles différens se sont aussi accordés sur ce qu'il y a d'essentiel à ce sujet; que les variations occasionnées par la différence des tempéramens, des climats, etc., n'ont pas altéré les signes caractéristiques; que leur pratique est uniforme, quant au fond, et dirigée sur les mêmes principes.

Ne pouvant rapporter textuellement les histoires des maladies des différens auteurs, je me contente de les indiquer; de cette manière je n'excéderai pas les bornes que je me suis prescrites. En produisant pour mes preuves la fièvre bilieuse et la pleurésie, on observera que je n'ai pas fait choix des maladies dont les signes sont les plus caractérisés.

Qu'on lise donc l'histoire de *Méthon*, dans le livre premier des épidémies d'*Hippocrate*, qu'on lui compare la 8.ᵉ observation du livre 2 de *Forestus*, et celle prise dans *Hoffmann*, sect. 2, chap. 2, on verra si la fièvre bilieuse n'y conserve pas ses symptômes essentiels malgré la différence des observateurs, celle des temps, des climats; on verra si, malgré la complication de cette fièvre avec celle appelée inflammatoire, qui existe dans les deux premières histoires, le caractère fondamental de la fièvre bilieuse en est altéré.

Qu'on parcoure aussi l'histoire d'une pleurésie dans le 3.ᵉ livre des épidémies d'*Hippocrate*, celle d'*Anaxion*; qu'on lui en compare une que rapporte *Triller*, une autre dans le livre des épidémies de *Van-Swieten*; qu'on consulte les ouvrages du professeur *Des Genettes*, du docteur *Pugnet*, et autres observateurs modernes, et l'on me dira si ces variations qu'on reproche tant à la médecine existent réellement.

La comparaison des différentes histoires de ces maladies, décrites dans des temps et des lieux si éloignés les uns des autres, me conduit à conclure d'abord : que les anciens et les modernes sont d'accord sur le fondement essentiel des maladies; que les climats n'altèrent pas ce caractère au point de le faire méconnaître, puisqu'une fièvre

bilieuse et une pleurésie prises ou dans les climats chauds de la Grèce ou dans les contrées froides du nord de l'Allemagne, ou dans les régions marécageuses de la Hollande, ne nous fournissent d'autres différences que celles de l'intensité et de la briéveté ; que dans les pays chauds les maladies sont plus graves, plus promptement jugées, et les crises plus décisives et plus prononcées ; mais ces différences, comme nous l'avons vu, ne touchent pas au caractère essentiel de la maladie, puisqu'elle n'en a pas été altérée ni dans sa marche, ni dans ses symptômes caractéristiques. Il me reste maintenant à faire voir que le traitement des anciens et des modernes est encore fondé sur les mêmes principes.

Si le médecin est le ministre de la nature, il ne doit la forcer à rien de contraire à ses lois. Aussi doivent-elles faire l'objet de ses plus profondes méditations, puisque c'est dans leur observation seule qu'il trouvera les moyens de l'aider ou de la ramener à la bonne voie, sans rien faire qui lui soit contraire, comme le pratiquent les vrais médecins.

On s'accorde assez généralement à regarder une maladie comme un effort de la nature, pour chasser hors du corps, ou pour lui assimiler une matière morbifique quelconque. Lorsqu'elle est chassée ou assimilée, le corps est rétabli dans sa première santé. Les maladies finissent donc ou par une assimilation, ou par ce que les auteurs anciens ont appelé, *une crise*. Ils s'accordent de même à croire qu'il existe souvent dans les efforts que la nature fait pour se débarrasser de la cause morbifique, une énergie qui n'étant pas réprimée, tourne au détriment du malade ; que dans d'autres circonstances elle n'a pas la force nécessaire pour parcourir les périodes de la maladie, et qu'alors elle a le plus grand besoin d'être aidée dans sa marche.

Je ne crois pas qu'il y ait des personnes assez incrédules pour disputer ces moyens à la médecine, et pour nier qu'elle n'ait le pouvoir de diminuer la trop grande abondance d'humeurs par les

évacuans, de faire suer par les sudorifiques, d'opérer des métastases et de les favoriser par des moyens aussi connus, enfin de réprimer la pléthore et le trop d'énergie par la saignée, et d'augmenter les forces par les toniques. Tous ces moyens tant expérimentés tombent sous nos sens, et on en doute peu; mais ce dont on doute généralement, et ce que les antagonistes de la médecine nous opposent, c'est que tous ces moyens sont dans la main du médecin pour en agir à volonté et arbitrairement, *pro nutu et arbitrio*. Prouvons que, dans l'administration des deux moyens les plus énergiques, la saignée et la purgation, les vrais médecins se sont encore conformés tous à une méthode qui n'est autre que celle de la nature.

Tous les observateurs ont souvent remarqué qu'au commencement des maladies, une hémorrhagie ou favorisait entièrement l'expulsion de la matière morbifique, ou la facilitait en réprimant les efforts trop violens de la nature. C'est ce qui engagea *Hippocrate* à saigner au commencement des maladies aiguës, quand la fièvre était trop violente, et que le malade était à la fleur de l'âge et d'un tempérament vigoureux.

Ils ont vu, aussi que, dans les maladies inflammatoires avec inflammation locale, si la nature n'excitait pas une hémorrhagie par une autre partie que celle qui était affectée, cette partie venait en suppuration, et la mort en était souvent la suite. Aussi *Hippocrate* saignait-il, dans ces maladies, les quatre premiers jours, parce qu'il avait remarqué que dans son climat, le plus chaud de la Grèce, les maladies sont promptement jugées; que, passé cette époque, la partie enflammée devait être en suppuration.

Nous avons des preuves nombreuses de la conformité de la doctrine de *Galien* avec celle d'*Hippocrate* sur la saignée. Je citerai à ce sujet ces paroles prises dans le traité qu'il écrivit contre *Erasistrate*, ennemi de la saignée : *At* Hippocrates *ille medicus*, *te*, Erasistrate, *nullâ ex parte inferior*, *non sic de venæ sectione pronuntiavit*, *sed quæ tu verbis saltem admiraris*; *ea ille opera palam est executus*; *admiraris tu siquidem naturam ipsam*, *ut artificio-*

sam, simulque providam animalis gubernatricem; nullibi tamen eam imitaris.

Peut-être lui reprochera-t-on, ainsi qu'à *Celse*, d'avoir trop recommandé ce remède dans leurs ouvrages, et de s'être éloignés en cela de la méthode d'*Hippocrate*, qui saignait peu. Mais si l'on réfléchit que ce n'était pas la méthode d'*Hippocrate* que suivaient *Galien* et *Celse*, mais la méthode de la nature, suivie par *Hippocrate*, on trouvera la raison de cette différence commandée par la nature elle-même, puisque dans les régions chaudes, où vivait *Hippocrate*, la saignée est moins nécessairement fréquente, vu la tendance qu'ont toutes les maladies à l'adynamie; au lieu que dans les climats tempérés, où se trouvaient *Celse* et *Galien*, la fréquence des maladies inflammatoires exigeait un emploi plus fréquent de la saignée. Aussi peut-on répondre par le même raisonnement aux reproches que l'on fait à ce sujet à *Sydenham*, qui avait encore plus de raisons prises dans la nature de son climat et du tempérament particulier des Anglais, de faire un usage encore plus fréquent de ce moyen de guérison. Cet observateur suivait aussi la méthode d'*Hippocrate*; il saignait au commencement des maladies, lorsque les efforts de la nature étaient tumultueux et irréguliers, afin de les modérer et de les régulariser.

Tel était encore le but que se proposait *Boerhaave* dans l'emploi de ce moyen; but qu'il explique et développe lui-même dans un de ses aphorismes : *Generalis ergo indicatio curatoria in omni febre est, sic temperare impetum, ut nequeat producere inflammationes et suppurationes, neque interim sic langueat, ut morbi materiem non valeat subigere.*

L'accord est donc parfait parmi ces praticiens illustres sur l'emploi de ce moyen, un des plus énergiques que possède la médecine. Si je n'étends pas ce parallèle aux médicamens moins actifs, ce n'est pas qu'on n'y trouve la même analogie; mais, outre que cela m'entraînerait dans des détails que je dois éviter, on pourra aisément conclure que, puisqu'il y a identité de vues et de résultats dans

l'emploi des médicamens énergiques, à plus forte raison cette identité doit-elle exister sur ceux qui le sont moins, puisqu'alors la marche de la nature donne au médecin le temps nécessaire pour l'observer, l'étudier avec soin, et calculer pour ainsi dire l'action du remède qu'il va employer. Pour donner à cette vérité la force de l'évidence, nous allons encore exposer la doctrine d'*Hippocrate* sur un médicament dont l'effet est le plus marqué et le plus prompt sur l'économie de l'homme : c'est la purgation.

Hippocrate ayant remarqué qu'une turgescence existante lors de l'invasion d'une maladie était dissipée par une évacuation spontanée, et produisait une terminaison heureuse, *Hippocrate*, dis-je, évacuait toujours au commencement d'une maladie où cette turgescence se manifestait. Ayant remarqué encore qu'excepté ce cas de turgescence des humeurs, les évacuations naturelles non-seulement n'étaient pas salutaires, mais ne présentaient même que des résultats insignifians avant l'époque désignée par lui par le nom de *coction*, il établit en principe : *Medicari concocta, atque movere oportet non cruda, neque à principiis, modò turgeant.* Si la crise qui devait terminer une maladie avait été imparfaite, il purgeait, parce qu'il avait observé, comme il le dit lui même, que les choses qui restent dans le corps après une crise ont coutume d'occasionner une rechûte.

Tels sont les préceptes généraux que nous a laissés sur la purgation ce médecin à jamais célèbre. Il nous resterait maintenant à prouver que ces préceptes ont toujours été suivis par ses successeurs. Mais ne serait-ce pas abuser de la patience de nos examinateurs ? ne serait-il pas aussi inutile que surperflu de chercher à démontrer un fait devenu évident par sa constante application ? Quel est en effet le médecin digne de ce nom qui s'en écarte ? et quel est l'homme, étranger même à la science, qui n'en ait suivi sur ses semblables ou ressenti par lui-même les heureux effets ?

Ayant donc prouvé que la médecine était inhérente à la nature de l'homme, et indispensable dans l'état actuel de son organisation ;

que cette science, comme toutes les autres, avait ses faits particuliers, et que ces faits, dépendant toujours de causes analogues, ne sauraient être différens, quels que soient les lieux et les temps dans lesquels les hommes les aient observés; ayant prouvé que la médecine pratique, également constante et identique dans ses moyens, était fondée sur des principes vrais et inaltérables; que ces principes, puisés en entier dans le sein de la nature, et n'étant que son imitation parfaite, avaient été reconnus et mis en pratique par tous les médecins illustres de siècles et de climats différens; ayant prouvé enfin que la doctrine des anciens et des modernes était parfaitement conforme; il est démontré, 1.° que la médecine est une *science*; 2.° qu'elle possède ses faits propres et des règles fixes déduites de ces faits; 3.° que conséquemment elle n'est point mensongère, comme l'ont si hautement publié nos adversaires, mais certaine, mais précise dans son application.

Le but de la médecine est la conservation de la vie de l'homme, et le rétablissement de la santé, lorsque cette vie est menacée : or, si la santé est le plus précieux des biens de ce monde, et si, comme le dit *Cicéron*, l'honneur attaché à un art doit être proportionné à son utilité, quelle science le disputera à la médecine?...

Mais cette certitude et ce but élevé qu'elle se propose n'empêchent point qu'elle ne soit la plus difficile de toutes les sciences humaines, comme le dit le célèbre chancelier *Bacon*. C'est pourquoi, malgré les travaux d'un si grand nombre d'hommes illustres, elle a encore des doutes, elle a encore des incertitudes; doutes et incertitudes qui vont faire l'objet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De l'Incertitude de la Médecine.

J'ai présenté la médecine comme un art consolateur, inappréciable dans les mains du praticien instruit, qui applique les remèdes d'après la connaissance qu'il a de la cause de la maladie et des secours indiqués par l'expérience; mais il est des circonstances où l'observation peut être en défaut, ou prendre le change; et la bonne foi qui m'a toujours guidé dans le cours de mes études ne me permet pas de dissimuler l'incertitude où est exposé souvent le médecin dans la complication de certaines maladies, dans la singularité de plusieurs symptômes, dans la nouveauté même de plusieurs affections morbifiques, dans la violence soudaine de quelques accidens, qui sont des exceptions de la nature, qui trompent l'expérience médicale, et qui sont bien faites pour affaiblir l'aveugle confiance de ceux qui croient la médecine infaillible. Ses connaissances, comme celles des autres sciences, ont des bornes; elles se reculent tous les jours. Nous jouissons d'un grand nombre de découvertes, inconnues à nos devanciers, et nos expériences nous donnent la flatteuse espérance de laisser à nos successeurs des secours inespérés, ne fut-ce que les inappréciables effets de la vaccine, qui conserve dans Paris seul plus de huit mille individus tous les ans, et qui déjà a fait disparaître la petite vérole dans plusieurs départemens.

En parlant de l'incertitude de la médecine, je n'entre dans cette carrière épineuse et affligeante que les preuves en main; et trop peu confiant dans mes expériences, je ne saurais m'en rapporter

à mes seules opinions : ainsi, je m'attacherai à produire celles des médecins célèbres de tous les âges.

Quand on considère avec quelle candeur des hommes illustres, investis d'une confiance générale, on fait l'aveu de l'imperfection de leur art dans une foule de circonstances, peut-on n'être pas étonné de l'acharnement avec lequel ses ennemis n'ont cessé de les accuser d'imposture ? Cependant qu'on ouvre leurs écrits, et non-seulement on trouvera des preuves continuelles qu'ils ne dissimulent pas que leur art a des bornes, mais on verra encore que l'amour de la vérité leur a fait consigner l'aveu même de leurs propres fautes, aveu qui est bien loin de supposer le caractère avide du charlatan.

Hippocrate, qui plus que personne pouvait embrasser toute la médecine avec son génie observateur, commence ses immortels Aphorismes par avouer que la vie de l'homme est disproportionnée avec l'étendue des connaissances médicales : *Ars longa, vita brevis*, dit ce grand homme.

La plus longue carrière, selon lui, ne suffit donc pas pour éviter qu'une grande partie de l'art soit inconnue à l'artiste ; et pour qu'on ne se méprenne pas sur son intention, il en donne de suite la raison, parce que, dit-il, l'expérience peut n'être pas toujours exempte d'erreur, et qu'il est très difficile, dans beaucoup de circonstances, de porter un jugement bien assuré. Dans ses écrits, qui portent partout l'empreinte de la vérité et de la candeur, il avoue ses non-succès avec la même franchise qu'il raconte les cures qu'il a opérées. Dans ses Epidémies, il ne dissimule pas que, sur quarante-deux malades, il n'en sauva que dix-sept : dans une autre circonstance, il fait l'aveu d'une erreur grave dans laquelle il est tombé, en prenant une suture pour une fracture du crâne.

Celse pense à ce sujet comme *Hippocrate* ; on lit dans ses écrits : *In nullo quidem morbo, plus fortuna quàm ars sibi vindicare, ars quàm natura, potest.*

Utinam (inquit BOERHAAVE), *utinam ergo firmâ lege constitutæ*

essent notæ quibus medicus sanari nescios dignoscere queat morbis, atque ab iis qui artis opem tractabiles admittunt cautè distinguere.... *Utinam*, dit-il ailleurs, *inordinatas classes digestis cerneremus morbos sanabiles atque insuperabiles!*

Dans l'histoire de deux maladies aussi obscures qu'extraordinaires, il n'hésita pas d'avouer qu'il ne comprit absolument rien à leur diagnostic, et qu'il ne fut par conséquent d'aucune utilité pour ces deux malades.

Parmi le grand nombre d'auteurs dont je pourrais rapporter les sentimens à l'appui de cette assertion, je me contente de citer *Baglivi*, *Hoffmann*, *Dehaen*, *Stoll*, *Ramazini*, etc., non-seulement ils ne dissimulent point l'impuissance de leur art, mais, pour éclairer le jeune médecin et le prémunir contre les obstables et les dangers qu'il peut rencontrer dans sa pratique, ils rapportent les faits où leur savoir leur a été de peu d'utilité, parce que la nature s'était déviée de ses routes ordinaires.

Ayant posé en principe, dans la première Partie, que le médecin doit être le ministre de la nature, il est évident que, lorsque cette puissance refuse d'agir, le pouvoir de la médecine sera totalement nul; il n'aura pas une plus grande étendue dans ses affections irrégulières, suites des diversités des tempéramens, des âges et des habitudes; affections dans lesquelles la nature développant un appareil de symptômes qui leur sont étrangers, et qui sont propres à l'individu seulement, le médecin observateur se trouve souvent dans l'impossibilité d'en saisir le véritable caractère. Le fait suivant vient à l'appui de cette assertion. Un boulanger, âgé de trente-huit ans, entra à la salle Sainte-Martine, attaqué d'une péripneumonie inflammatoire très-intense; le traitement approprié à cette maladie n'avait apporté aucun changement notoire, lorsque le cinquième jour un érysipèle se manifesta sur chaque jambe; et le neuvième, l'affection de poitrine était dissipée. Chaque année cet individu a la même maladie; chaque année elle a la même terminaison.

Si l'on pouvait douter un instant de ces écarts bizarres de la nature, je citerais pour preuve le principe intermittent. Quel est le médecin qui n'a vu les affections les plus singulières dépendantes de ce principe? Je renvoie pour ce sujet à l'excellente dissertation de mon ami, le docteur *Caillard* (1); on verra encore dans cet ouvrage, fruit de l'observation la plus exacte, combien les médecins sont encore indécis sur l'existence de la fièvre intermittente inflammatoire; combien l'indication d'un traitement est douteuse et incertaine dans ces occasions. Ne sait-on pas, qu'il n'est pas d'affection que la maladie vénérienne ne puisse simuler? et que par conséquent on s'expose à commettre des erreurs graves, si l'on ignore sa véritable nature, comme l'ouvrage du célèbre *Baglivi* nous en offre des exemples? Enfin quels sont les véritables caractères de l'hystérie? *Sydenham* ne pouvait en assigner de distinctifs, tant il lui avait vu prendre des formes différentes. L'ouvrage de *Baglivi*, que nous ne pouvons nous lasser de citer, contient plusieurs observations curieuses à cet égard; et M. le profess. *Bourdier* a rapporté au docteur *Caillard* et à moi qu'il avait guéri une jeune dame hystérique depuis plusieurs années, par l'usage du quinquina à fortes doses, parce qu'après un examen très-réfléchi, il en jugea la cause intermittente. De quelle pénétration, de quelle sagacité et de quel jugement ne faut-il pas être doué dans ces circonstances heureusement peu communes?

Si, comme le dit *Baglivi*, la médecine n'est pas une invention humaine, mais le fruit de l'expérience et de l'observation, elle sera douteuse et incertaine à l'apparition des maladies nouvelles; qui, semblables à ces astres errans et inconnus, répandent la terreur et l'effroi parmi les peuples.

---

(1) Exposé des expériences faites sur les fébrifuges indigènes, pour remplacer le quinquina, à la Clinique de M. le professeur *Bourdier*, par *Jacques-Louis Caillard*. A Paris, chez J. J. Blaise, libraire, quai des Augustins, n.° 61.

Elle le sera, surtout lorsque les symptômes induisent à présumer une maladie différente de celle dont ils sont ordinairement l'indication. Elle doit l'être enfin, lorsque les complications sont tellement multipliées, qu'il est aussi impossible à l'observateur le plus profond d'en démêler le diagnostic, que d'adopter un mode de traitement qui ne peut être avantageux en paraissant essentiel sous un rapport, sans être très-désavantageux sous un autre.

J'ai d'abord avancé que la médecine étoit dans l'impuissance la plus absolue, lorsqu'elle ne peut pas être secondée par la nature, c'est-à-dire, lorsqu'il existe des maladies décidément mortelles dès le principe.

On sait que toutes les maladies dans lesquelles un organe essentiel à la vie est attaqué fondamentalement sont toutes mortelles; que par conséquent la médecine ne peut rien, soit dans les phthisies au dernier dégré, soit dans les maladies du cœur, soit dans les hydropisies invétérées, dans les cancers bien caractérisés, dans l'hydrophobie déclarée. Les praticiens savent aussi que, dès l'invasion de certaines fièvres, on peut prédire par l'observation de certains symptômes, qu'une maladie doit être décidément mortelle, et qu'elle l'est presque toujours; mais tout ceci est trop évident pour m'y arrêter plus longtemps.

Je passe à la seconde preuve que j'ai apportée de l'incertitude de la médecine, fondée sur ce que son pouvoir est extrêmement borné dans les affections qui dépendent soit du tempérament, soit des révolutions que produisent certaines époques de la vie. En effet, puisque le médecin ne doit agir que d'après l'intention de la nature et seulement lorsqu'elle reclame ses secours, il doit rester dans un état de nullité, lorsque cette même nature ne se manifeste pas à lui, ou lorsqu'elle n'a pas besoin de son secours, ce qui arrive dans ces affections inséparables de certains tempéramens très-prononcés, où les règles diététiques exceptées, on ne doit rien prescrire, dans la crainte qu'en anéantissant les affections qui sont la suite

nécessaire de ces tempéramens on ne porte un détriment souvent irréparable à la constitution. On trouve dans le *Traité des Maladies qu'il est dangereux de guérir, par Raymond*, des exemples nombreux qui tous confirment cette assertion.

Puisque la médecine n'est que le fruit de l'expérience et du raisonnement, elle doit donc être encore impuissante au commencement des maladies sur lesquelles l'expérience ou le raisonnement n'a encore rien suggéré au médecin. Aussi voit-on, par les écrits de ce temps, dans quel embarras ils furent tous lors de l'apparition de la siphilis sur notre hémisphère en 1494. Nous lisons dans l'histoire de la médecine *de Freind : Notandum etiam est quàm incerta medicis his temporibus curandi ratione usimus.* Quel moyen, en effet, la médecine eût-elle pu trouver, de statuer pour établir, soit sur le diagnostic, soit pour la curation d'une maladie sur laquelle il n'y avait pas la moindre donnée, et dont les symptômes, la cause occasionnelle et la terminaison, étoient si inusités et si effrayans ? La rapidité du mal, l'horreur qu'il inspirait, les suites funestes qu'il avait presque toujours dans le commencement, n'étaient-ils pas même un obstacle à cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour bien observer? Aussi *Astruc* dit que « cette maladie, différente de « toutes les autres anciennement observées, ne fut alors connue de « personne ; mais qu'au contraire les médecins, surpris de la nou- « veauté de ce mal ; et ayant connu par expérience l'incapacité des « remèdes usités dans les maladies qui y avaient quelque rapport, ne « surent quel parti prendre, et abandonnèrent le traitement d'un fléau « aussi cruel à des charlatans et à des empiriques. On lit dans *Gaspard Torella*, qui écrivit en 1500, c'est-à-dire, six ans après l'invasion de cette maladie : « Au reste, cette affreuse maladie n'ayant encore été « vue de personne de notre temps, c'est aussi pour cette raison « qu'on ne pouvait venir à bout de la guérir régulièrement comme « il faut, quelque habile, expérimenté et âgé qu'on fût ; ce qui « donna lieu au vulgaire ignorant et entêté de décrier la médecine

« et de soutenir que c'étoit une science vaine et imparfaite, puis-
« qu'aucun médecin ne venait à bout de guérir ce mal . . . Ce n'était
« pas sans raison, ajoute l'auteur, que l'on faisoit courir ce bruit,
« puisque les savans évitaient de traiter cette maladie, étant per-
« suadés qu'ils n'y entendaient rien eux-mêmes ».

Il en fut de même, sans doute, de la petite-vérole, quand elle se répandit dans l'Europe à la suite des croisades; l'embarras des médecins dut être bien grand, jusqu'à ce que des observations multipliées leurs eussent fait établir une différence dans les espèces de cette maladie, différence souvent si essentielle pour établir un bon mode de traitement. N'a-t-il pas fallu invoquer l'expérience de plusisurs siècles, interroger les coutumes les plus populaires avant de trouver un préservatif à ce fléau, qui, selon *Dezoteux*, enlevait la quatorzième partie de l'espèce humaine, privait celle qui échappait ou de cette beauté de forme, l'appanage de l'homme, ou affectait par ses suites des organes essentiels à la vie, et devenait souvent cause d'une grande quantité de maladies chroniques?

La médecine a été et sera encore impuissante à l'apparition de certaines maladies épidémiques, quelque fréquentes qu'elles aient été, si elles sont si variables dans leur diagnostic, qu'il soit impossible à l'expérience d'en saisir le vrai caractère, et au raisonnement d'établir quelque analogie avec ses symptômes et ceux de quelque maladie connue; telle a été sa situation, principalement dans les différentes pestes publiques qui ont dévasté notre globe, malgré leur fréquence, puisque du cinquième siècle au dix-septième, cette terrible maladie exerça ses ravages cent vingt fois.

Cependant, malgré les travaux continués des observateurs les plus célèbres, la médecine ne possède pas encore le moyen de combattre directement ce fléau, le plus destructeur de l'espèce humaine. On pourrait même assurer qu'elle ne le possédera de long-temps, parce

que, n'ayant pas un caractère essentiellement distinctif, non-seulement ses symptômes varient d'une peste à l'autre, mais se montrent encore avec des variations considérables dans la même épidéme, ce qui rend l'expérience à peu près nulle et le raisonnement analogique très obscur. On sera persuadé de cette vérité, en jetant un coup-d'œil sur les caractères différens des principales épidémies.

Nous lisons dans *Thucydide* le récit de la peste qui fit de si grands ravages à Athènes, l'an 431 avant l'ère chrétienne. Cet historien lui-même nous en donne la description suivante : « Le mal qui avait « fait tant de ravages dans le bas-ventre, finissait par parcourir les « extrémités du corps, et déchargeait son venin sur les pieds, les « mains, les oreilles et les yeux. Les malades perdaient ordinaire- « ment avec le sentiment l'usage d'une ou plusieurs de ces parties : « c'était à ce prix qu'ils guérissaient, pour n'offrir à leurs conci- « toyens que les restes infortunés d'eux-mêmes. »

Par la même raison, le grand *Hippocrate*, qui fut appelé et qui se dévoua avec tant de courage au soulagement de ses concitoyens, ne put trouver de moyen efficace pour arrêter cette affreuse maladie, qui emporta le tiers de la ville, que par le moyen plus qu'équivoque d'allumer de grands feux dans les places d'Athènes; il nous en donne lui-même la raison : ce qui était avantageux à l'un, était désavantageux à l'autre. Aussi avoue-t-il que cette maladie est au-dessus de son art; et il lui donna le nom de *divine*, ce qui était, dans l'antiquité, synonyme d'*inconnu*, ou un effet du hasard, contre lequel il n'y a pas de règles à établir.

L'an 542 de notre ère, une peste qui se propagea pendant cinquante-deux ans dépeupla l'univers. Par les descriptions que nous en donnent *Esagre* et *Procope*, on voit que ses symptômes étaient différens de ceux qu'avait offerts la peste d'Athènes. Dans celle-ci « les malades étaient pris d'une espèce de phrénésie. Les yeux, « suivant *Procope*, étaient rouges, étincelans ; le visage bouffi et « enflammé : cette inflammation causait une douleur prompte. Tout « ce que je puis assurer, dit le même auteur, c'est que les plus

« célèbres médecins se trompèrent souvent, l'événement ayant « presque toujours été différent de ce qu'ils avaient annoncé. »

Comment, en effet, ne pas se tromper sur le diagnostic des maladies qui ne présentent que des signes incertains et véritablement incalculables, puisque les uns mouraient lentement, les autres subitement, d'autres dans des douleurs atroces, d'autres dans une insensibilité absolue. Pareilles indications peuvent-elles conduire sûrement à un mode de traitement ?

En 1448, l'Angleterre fut victime du même fléau, qui s'annonça avec des symptômes encore plus inusités. Je parle de l'épidémie appelée *suette*, parce que tout le corps des malades semblait se fondre en sueur. Ce qu'il y avait de plus capable de dérouter toute espèce de raisonnement, c'est que cette maladie, à son principe, atteignait les Anglais, jusques dans les pays étrangers, et que les étrangers en Angleterre ne la contractaient pas. Ce qui est encore plus extraordinaire, les Ecossais en étaient exempts. On juge aisément quel nombre de malades il a dû périr avant qu'on fût persuadé qu'il fallait favoriser et non remédier à cette sueur, qui jetait en peu d'heures les malades dans une faiblesse inexprimable.

Par la même raison, les secours de la médecine n'ont pu arrêter la grande mortalité de cette nouvelle peste qui, de notre temps, après avoir ravagé l'Amérique, s'est déja fait sentir d'une manière si meurtrière dans une partie de notre Europe.

Je termine ici ces preuves, et ne parle pas d'une foule de maladies épidémiques à l'invasion desquelles la médecine est trop souvent réduite à l'expectation, et à faire observer les règles de l'hygiène. Je passe à d'autres preuves de son incertitude, lorsque les symptômes des maladies sont d'une obscurité impénétrable, ou tellement compliqués, qu'il est impossible de remédier à un accident sans en causer un plus grand; ou enfin, comme il arrive rarement, lorsque les symptômes n'ont pas la signification ordinaire, et expriment des choses étrangères à la maladie qu'ils font soupçonner.

Pour preuve qu'il existe des maladies dans lesquelles certains symptômes, qui sont essentiels, sont impénétrables, je citerai les deux histoires des maladies du baron de Wassenaer et du marquis de Saint Auban, dont *Boerhaave* nous donna lui-même l'histoire. Deux médecins célèbres ne quittèrent presque pas les malades ; l'un d'eux était l'homme illustre dont je viens de parler, qui n'y avait négligé rien de ce que son génie observateur lui avait suggéré ; et cependant, malgré ses efforts et ceux de son collégue, il ne put découvrir avant l'autopsie le siége d'un mal auquel succombèrent ces deux hommes célèbres, qui occupaient des places très-distinguées en Hollande.

Le praticien célèbre dans la conversation, ou les leçons duquel j'ai puisé tout ce que j'ai pu acquérir d'idées justes en médecine, M. *Bourdier* a dit plusieurs fois, tant à moi qu'à M. le docteur *Caillard*, qu'étant médecin à Saint-Charles, il perdit, du jour au lendemain, deux hommes, père et fils, lesquels n'avaient offert d'autres symptômes précurseurs qu'un mal de tête dont l'intensité n'était pas très-grande.

N'existât il que ces exemples d'aussi célèbres observateurs auxquels la connaissance de la maladie fut impossible, ce serait déjà une grande raison de croire que la médecine n'a pas de pouvoir dans ces circonstances. Mais quel est le médecin qui aime son art autant que la vérité, qui n'avouera pas s'être trouvé plusieurs fois dans de semblables circonstances? Nous ne nous y arrêterons donc pas davantage, regardant comme certain qu'il est des maladies vraiment impénétrables. Nous prouverons ensuite qu'il en est d'autres où la complication d'une ou plusieurs maladies force souvent le médecin de ne rien entreprendre, parce que ce qu'il lui paraît avantageux de faire dans l'une de ces complications est nuisible à une autre, et qu'il ne peut espérer d'agir sans faire plus de mal que de bien.

On trouve dans la pratique des preuves de ces complications fâcheuses. On connaît, par exemple, la difficulté de guérir les scro-

phules compliqués avec la maladie vénérienne; on sait combien sont dangereuses les péripneumonies putrides. Dans ces circonstances, l'art, dans les mains du médecin prudent et instruit, peut être encore d'un grand secours, et quelquefois, de concert avec la nature, il peut concourir à la guérison. Mais dans certaines maladies chroniques, telles que nous en avons vu tant de fois, si récalcitrantes, même dès leur principe, à toute espèce de remèdes, quelque bien indiqués qu'ils fussent, et où l'autopsie nous a fait rencontrer plusieurs viscères essentiels à la vie, et quelquefois même presque tous affectés mortellement, on concluera facilement que dans ces maladies les ressources de la médecine sont encore bien faibles. Nous en avons eu un exemple dans l'ouverture d'un cadavre, en présence de MM. les docteurs *Portal* et *Caillard.*

Enfin je terminerai mes preuves de l'impuissance où est la médecine d'agir avantageusement lorsque les symptômes n'ont pas la signification ordinaire, et qu'ils expriment des choses qui paraissent ou qui sont étrangères à la maladie.

Ces maladies étant heureusement rares, je crois essentiel d'en donner quelques preuves; elles seront toutes prises de la clinique du professeur célèbre dont je m'honorerai toujours d'être l'élève.

Un jeune homme entra à la salle Sainte-Martine, à l'Hôtel-Dieu, malade d'une fièvre tierce, dont il guérit en peu de jours. Mais en moins de trois semaines au plus, il maigrit et ses forces diminuèrent. On y fit peu d'attention, parce qu'il avait bon appétit, qu'il n'avait ni toux, ni gêne dans la respiration, que sa poitrine était d'ailleurs parfaitement bien conformée, qu'il n'avait en outre ni chaleur à la paume des mains, ni mouvemens fébriles le soir. Cette absence de symptômes persista jusqu'à la mort, qui le surprit peu de temps après.

L'autopsie nous présenta, à M. le docteur *Caillard* et à moi, le poumon gauche réduit au tiers de son volume, le droit presque entièrement atrophié, et l'un et l'autre baignés dans un liquide couleur de lie de vin.

Où étaient les signes habituels d'une si grande et si rapide désorganisation, et *que faire dans cette circonstance*, eût répété l'illustre *Boerhaave ?*

Vernes, âgé de 41 ans, plâtrier, d'une constitution peu robuste, entra à la salle Sainte-Martine, désignant sa poitrine comme le siége de son mal; sa figure était crispée, ses pommettes d'un rouge violet, la toux fréquente, la respiration courte, les crachats peu abondans, mais suspects. Le soir, une chaleur vive se manifesta; elle était insupportable à la plante des pieds. Le matin, une sueur partielle se manifestait sur la poitrine ; ces symptômes augmentèrent d'intensité; un amaigrissement considérable en fut la suite; quoique le malade mangeât beaucoup, il parut n'éprouver aucune difficulté dans la digestion, ni ne s'en plaignit jusqu'aux derniers jours de sa vie, si ce n'est un dévoiement colliquatif qui le prit à cette époque.

Cette maladie ayant eu une marche plus rapide que les phthisies ordinaires, nous en fîmes, avec M. le docteur *Caillard*, l'ouverture, en présence de M. le professeur *Bourdier.*

Les poumons étaient sains, volumineux et crépitans dans tout leur volume, comme dans l'état sain; la couleur était aussi naturelle; mais, en examinant l'abdomen et le foie, qui nous parut parfaitement sain, en parcourant ses conduits, nous sentîmes une grosseur dure et carcinomateuse; c'était le pylore devenu squirreux; l'ouverture supérieure de l'estomac était aussi d'une étroitesse extrême; les parois de l'estomac étaient très-dures; elles avaient environ sept lignes d'épaisseur. Quel symptôme, je le demande, aurait pu faire soupçonner cette affection du pylore, puisque le malade ne s'était jamais plaint ni de mauvaise digestion, ni même de constipation ?

Une fille de trente-quatre ans avait un dévoiement habituel et considérable; il se supprima tout à coup, et produisit un crachement de sang très-abondant; neuf mois après, elle entra à la salle Saint-Agnès, et malgré cette abondante hémoptysie, elle avait conservé un embonpoint considérable, et ses forces habituelles.

On observera que les règles étaient régulières et aussi abondantes qu'à l'ordinaire, et que le crachement n'en augmenta pas moins à cette époque, l'indication naturelle étant de rétablir le dévoiement, tous les moyens que l'on peut mettre en pareil cas furent employés par le praticien habile, que j'ai nommé plus haut. Ils furent absolument sans effet; les purgatifs les plus violens causaient peu ou point d'altération; et après avoir changé plusieurs fois le mode de curation toujours aussi inutilement, la malade sortit dans le même état où elle était entrée un mois et demi après.

Toute espèce de diagnostic étant impossible dans ces circonstances, quel changement avantageux la médecine peut-elle y exciter? N'est-ce pas le cas de s'écrier avec *Sydenham*, après avoir fait toutes les tentatives indiquées par l'analogie : « Je ne fais rien, parce que je ne « vois rien ».

Mais si de la médecine interne nous passons à la médecine externe, quoiqu'une grande partie des maladies qui en dépendent aient des symptômes qui tous affectent les sens, et qui par conséquent devraient être moins sujets à l'incertitude, il serait cependant facile de prouver, par les faits et les écrits de chirurgiens habiles, qui ont avoué, avec la candeur que *Quintilien* dit être inséparable du génie, qu'il existe des circonstances où les indications les plus précises induisent en erreur ; que dans certains cas tous les symptômes de la pierre existent, quoiqu'il n'y ait pas de pierre dans la vessie ; que la distinction des anévrismes avec les tumeurs a quelquefois de grandes difficultés ; que celui des luxations est encore plus obscur, et le prognostic à porter si une opération aura ou n'aura pas une issue favorable, est encore plus incertain. Sans vouloir accumuler ici des citations déjà beaucoup trop longues, je crois que l'on n'en exigerait aucune de moi, si je ne pouvais citer que sur parole l'illustre et respectable Nestor de notre Ecole, le savant M. *Sabatier*, dont l'opinion s'accorde si bien, m'a-t-on dit, avec cette vérité, que la médecine se compose de choses certaines et incertaines. Il me pardonnera de rappeler un nom justement

célèbre, mon hommage sera, j'espère, mon excuse auprès de lui. Après avoir essayé de prouver la certitude et l'incertitude de la médecine, il ne me reste plus qu'à répondre à une objection spécieuse et souvent répétée.

Si l'art de guérir n'était professé que par de bons médécins, il n'y a pas de doute qu'il ne fût constamment utile au genre humain; mais, comme on ne saurait le supposer, on conclut qu'il faut faire comme les Romains, qui, au rapport de *Pline*, se passèrent de médecins pendant 600 ans, sans inconvénient notable.

A cela je répondrai d'abord, qu'il n'est pas vrai que les Romains se soient passés pendant 600 ans de médecins, puisque plusieurs de leurs historiens, et Denys d'Halicarnasse entre autres, nous donnent une preuve du contraire. Dans le récit que fait ce dernier de la peste survenue à Rome l'an 301 de sa fondation, peste qui, dit-il, emporta la moitié des citoyens, il observe que les médecins n'étaient pas en nombre suffisant pour secourir les malades.

Mais j'aborde la question, et je réponds que si la médecine est fondée sur le desir invincible de l'homme de chercher du soulagement lorsqu'il souffre, on aurait tort de vouloir anéantir cette science, parce qu'on ne détruit pas un sentiment indélébile et inhérent à notre nature, et que le besoin de recourir à la médecine n'était que ce sentiment régularisé et perfectionné. En éloignant les médecins, on ne sera pas sans médecine; ce qui ne s'est jamais vu; on aura en leur place ce que les peuples peu civilisés ont eu et ont encore, des mages, des devins et des bateleurs. Et certes, je ne crois pas qu'on soit tenté de leur donner la préférence sur les personnes de l'art, quelque peu éclairées qu'elles soient. Il y en a très-peu qui ne joignent à une expérience plus ou moins longue des principes ordinairement sains, puisés dans les écoles. Si l'on oppose les dangers de la médecine dans les mains d'un ignorant, et si on la compare comme *Hoffmann*, à un glaive dans les mains d'un furieux, il faudra donc aussi, si l'on veut être juste, se représenter

l'immensité des services rendus, et que rendent encore par leurs ouvrages à l'humanité, cette foule de grands hommes dont peu d'états, comme la médecine, offre une série aussi nombreuse, il faudra renoncer à tant de belles découvertes et tarir la source de celles qu'on doit espérer.

Pour achever de convaincre les personnes qui croient que la médecine, telle qu'elle est exercée, est plus nuisible qu'utile, je les prie de considérer que notre Europe, qui est remplie de médecins, et dont l'étendue est plus bornée que celle des autres parties du monde, offre une population plus considérable; donc elle n'a pu nuire aux peuples qui l'habitent.

Si après ces vues générales on juge, d'après les calculs approximatifs, à l'immense quantité d'hommes préservés d'une mort certaine par l'introduction de l'inoculation, et de la vaccine, comme préservatifs de la petite-vérole; par la découverte d'un spécifique contre les maladies vénériennes, par les soins hygiéniques qui ont eu tant de succès, soit pour la salubrité publique, soit pour empêcher la propagation des épidémies pestilentielles, alors je pense que les personnes de bonne foi ne mettront plus en doute si la médecine est plus utile que nuisible. Ajoutons encore qu'il dépend des gouvernemens de propager les bienfaits de la médecine en adoptant les vues utiles à exécuter que plusieurs hommes célèbres ont données; que d'ailleurs il est facile à chaque particulier d'avoir, sinon un célèbre médecin, au moins un bon médecin. Si, au lieu de vouloir le juger sur sa science, ce qui est impossible à celui qui n'y est pas initié, on s'applique à reconnaître si la personne en laquelle on veut placer sa confiance a les qualités exigées par *Hippocrate*, s'il est de bonnes mœurs, d'une probité sévère, et s'il aime son état; qualités avec lesquelles on ne saurait être mauvais médecin.

Je termine cette dissertation, déjà trop étendue, en observant que, si la médecine offre des doutes et de l'incertitude dans quelques cir-

constances, cet art consolateur offre encore des chances plus favorables dans l'application et les résultats de l'expérience, et qu'il est impossible de mettre en doute l'utilité d'un état recommandé par les lumières, le zèle, l'amour de l'humanité des *Hippocrate*, des *Sydenham*, des *Fernel*, des *Baglivi*, des *Stoll*, dont les noms sont synonymes avec tout ce que l'espèce humaine a de plus honnête et de plus éclairé.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Ex versione* FOESII).

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Neque verò satis est ad ea quæ facto opus sunt præstò esse, sed et ægrum et eos qui præsentes sunt, et res externas, ad id probè comparatas esse oportet. *Sect. I, aph.* I.

II.

Morborum acutorum in totum certæ sunt prænuntiationes, neque salutis, neque mortis. *Sect. II, aph.* 19.

III.

Si quæ non pro ratione levant, iis non oportet fidere, neque admodum metuere mala quæ præter rationem eveniunt. Ex his enim multa incerta esse, neque multùm perdurare, neque diutiùs perseverare consueverunt. *Ibid., aph.* 27.

IV.

Per morborum initia, si quid movendum videtur, moveto. Cum verò vigent, quiescere præstat.

V.

In morbis acutis raró, et per initia medicamentis purgantibus utendum, idque diligenti antè adhibitâ circumspectione faciendum. *Sect. I, aph.* 24.